

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



L'amirauté d'Alger en 1955 par G. Gorce (collection particulière)

N°78 - Décembre 2014

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

Jeanine de la Hogue 4

Écrivain public

Le passé composé
Jeanine de la Hogue 6

Les chemins de mémoire

Yvonne Kleiss-Herzig
Odette Goinard 14

Biographie

Visite au monument de Joost Van Vollen Hoven
Annie Krieger-Krynicky et André Ronde 18

Écrivain public

Lettres du Maroc - une heure de musique
Georges Roulleaux Dugage 24

Écrivain public

La campagne d'Algérie de Marc Antoine Haudaincourt
Edmond de Goncourt 39

Repères bibliographiques

49

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



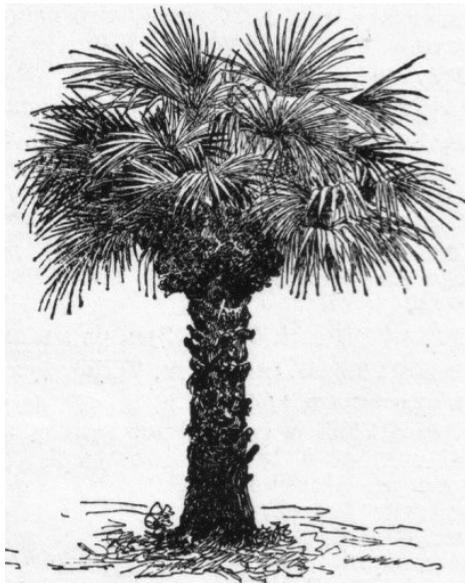
Éditorial

Jeanine de la Hogue

Chers amis, au seuil de l'année nouvelle, on a soudain l'impression de redire la même chose et de croire qu'on peut réécrire des mots nouveaux pour nous rendre la nécessité de faire vivre cette mémoire qui nous est si chère et qui nous paraît chaque fois plus importante encore. Les ouvrages sur les trois pays d'Afrique du Nord ne cessent de paraître sous une forme ou sous une autre, nous rappelant les bons et les mauvais moments des dernières années mais aussi, inventant parfois des situations qui auraient pu nous arriver. Il nous faut les lire et surtout les faire connaître. Une fois de plus, j'aimerais vous dire : Aidez nous à nous souvenir, en nous écrivant ce qui vous paraît important à faire connaître, sans avoir d'à priori, et tel que votre esprit actuel pourra le traduire. Nous sommes très preneurs de ce qui est souvenir personnel naturellement, mais rien ne vous interdit la fiction ou mieux encore le récit de faits réels. La période où nous entrons est particulièrement consacrée à la guerre de 14-18 et nous sommes sûrs que chacun d'entre nous a une mémoire familiale qui saura prendre sa place dans la commémoration nationale.

Nous vous disons: A vos plumes! N'hésitez pas à nous écrire!

A tout cela, je voudrais ajouter les vœux que nous formons pour cette nouvelle revue. Tout est très encourageant et nous ne demandons qu'à continuer. Donc bonne année 2015, chers amis.





Le passé composé

Jeanine de la Hogue

Le trajet vers l'aéroport avait été moins angoissant qu'il ne l'avait prévu. Il avait réussi à se persuader qu'il était un touriste comme un autre, qu'il allait, fort naturellement, faire un tour là-bas et que, si tant d'autres avaient fait le voyage, il n'avait, lui, aucune raison de s'en priver.

Il avait suivi machinalement les flèches qui l'amenaient au guichet. Dans la file d'attente il avait rejoint des passagers chargés de couffins, de colis ficelés à la hâte, laissant deviner des ustensiles de cuisine, des transistors, des vêtements. Peu de femmes, des hommes qui discutaient entre eux du pays, de la famille. Des gens qui rentraient chez eux.

Il s'était senti comme rejeté. Il ne rentrait pas chez lui. Il allait à l'étranger. A l'étranger, c'est vrai, mais comme on va à un rendez-vous d'amour. Avec crainte et passion. Pourtant, lui avait eu besoin d'un prétexte pour partir. Ce prétexte, il s'y était accroché pendant tout le temps, qui lui avait semblé interminable, des formalités d'embarquement. Plus il y pensait, plus la raison de son voyage lui paraissait évidente et l'aidait à supporter la vue de tous ces gens, heureux d'aller retrouver leurs familles, leurs maisons.

Après tout, lui aussi allait retrouver quelque chose qui n'était qu'à lui, quelque chose de tangible et non plus ces souvenirs fugitifs dont il nourrissait sa nostalgie les jours de pluie quand son bureau lui paraissait particulièrement sombre, triste. Quand là-bas rimait avec plus jamais.

Dans l'avion, à peine assis, il avait fermé les yeux, craignant un voisin bavard ou curieux. Peu à peu, autour de lui, les conversations s'engageaient. Les voix gutturales, discrètes au début, se croisaient, échangeaient des nouvelles, donnaient des informations. Puis le ton s'élevait. Il retrouvait les mots familiers, les intonations, les exclamations qui avaient jalonné sa vie.

Voilà que, tout à coup, il lui semblait avoir douze ans. Il faisait chaud ce jour-là, ce jour de ses douze ans. Le sirocco avait cessé de souffler mais laissait encore une torpeur brûlante. L'après-midi était déjà bien entamé. Pourtant un air de sieste flottait tout autour de la ferme. Chacun s'était retiré dans sa chambre. Les cigales elles-mêmes s'étaient tues. Les poules dormaient, tassées dans un coin du poulailler, bien à l'ombre.

Lorsqu'il était sorti, prenant bien soin de refermer les volets de sa chambre, son chien, affalé sous le jujubier, la tête posée sur la margelle du bassin pour rechercher une impossible fraîcheur, avait ouvert un œil, un seul, il s'en souvenait très bien, l'avait refermé avec comme un reproche. Entendant son jeune maître passer à côté de lui, il avait eu deux ou trois battements de queue, faibles mais amicaux, presque complices. Peut-être même avait-il bâillé.

Venant de la cour, des bruits de voix l'avaient arrêté. Il avait ralenti pour savoir qui parlait. C'était Ali, le contremaître qui racontait une histoire de chasse, ou peut-être de contrebande. Ses auditeurs, allongés dans l'ombre de l'écurie, l'interrompaient, s'étonnaient, le contredisaient. Dans le box, Chitane, l'étalon, frappait du sabot comme pour ponctuer le récit et soutenir l'attention. Aucun d'eux n'avait entendu les

pas furtifs, personne n'avait vu le jeune garçon se diriger vers le fond du jardin.

Un peu plus tôt, au dessert, il avait soufflé les douze bougies de son gâteau d'anniversaire. On l'avait applaudi, on l'avait embrassé, on lui avait offert des cadeaux. Son grand-père lui avait tendu un paquet en prenant bien soin de lui laisser voir l'étiquette de l'armurier. Ils s'étaient regardés longuement, regard de malice chez le grand-père, de joie surprise chez lui. Deux jours auparavant, ils étaient passés ensemble devant le magasin et il aurait pourtant bien juré que son grand-père n'avait pas remarqué le pas ralenti, les regards amoureux vers les superbes couteaux à lames multiples, disposés en tentation dans la vitrine.

Et maintenant il était là, devant les arbres, choisissant celui qui lui paraissait le mieux adapté à son projet, un jeune figuier suffisamment haut et dont les branches harmonieusement disposées facilitaient l'ascension. Effleurant l'écorce, il avait choisi l'endroit le plus lisse. Ouvrant son couteau avec une certaine solennité, il s'était mis à graver ses initiales. Il avait commencé avec le poinçon pour tracer les lettres, s'était penché en arrière pour juger de l'effet et avait même failli se retrouver à terre. Puis il avait cherché la plus petite lame pour agrandir le trait et avait creusé au delà de l'écorce.

L'odeur du bois fraîchement taillé le grisait. Absorbé par son travail, il avait totalement perdu la notion du temps, du lieu. Il était sourd à tout bruit, comme envoûté.

Quand, enfin, il s'était trouvé satisfait de son œuvre, le monde s'était de nouveau peuplé, la vie avait repris à la ferme, avec ses bruits, ses odeurs. Les poules annonçaient à tous qu'elles avaient pondu, les cigales s'étaient réveillées, les roses aussi qui se dépêchaient de donner tout leur parfum avant la

nuit. Au pied de l'arbre, son chien jappait doucement, l'appelait, le ramenait à la vie.

Il s'était laissé glisser du figuier, étourdi un peu mais heureux, conscient d'avoir accompli une sorte de rite, d'avoir signé son appartenance à la terre, à sa terre. Confusément il lui semblait avoir conjuré un sort, éloigné un péril. Pendant une heure, deux peut-être, il s'était senti le prêtre d'un culte secret, le dépositaire d'un trésor qu'il lui fallait protéger. Et c'est pour cela qu'il ne s'était pas contenté de graver ses initiales au bas du tronc, pour cela qu'il avait grimpé le plus haut possible, pour garder secret le geste symbolique.

Et c'est pour cela aussi que jamais il n'avait parlé de cet après-midi de ses douze ans. Il avait cru, parfois, que son grand-père avait deviné quelque chose et il avait été souvent tenté de lui en parler mais il n'avait pu se décider. Il l'avait regretté plus tard, à la mort du vieil homme qui avait tant aimé cette ferme et qui aurait peut-être été heureux de savoir que des initiales veillaient sur elle, sur sa terre.

Pendant toute son adolescence, pris par ses études qui l'éloignaient, ses amis qui l'absorbaient et, plus tard, une femme qui n'aimait que la ville, il avait un peu oublié tout cela. Pourtant, au jour de l'arrachement, il était allé, au mépris de toute prudence, revoir une dernière fois son figuier. Il faisait chaud, c'était aussi l'après-midi et tout lui avait paru absurdement irréel. Un volet avait claqué derrière lui, brusquement, comme un coup de feu. Ali, Chitane, son chien, tous ceux qu'il avait aimés, étaient morts.

Mais les arbres étaient là.

Des odeurs familières lui arrivaient, les roses surtout, ces roses rouges au parfum violent, ce parfum qu'elles lui envoyaient comme pour le retenir, comme pour lui reprocher

son abandon. Perdues dans les branches, tout en haut, ses initiales l'attendaient, elles avaient trahi leur promesse. Comme une nausée, le désespoir l'avait saisi, il s'était laissé glisser sur l'herbe, il était resté là, assommé de chagrin, sans souci d'être vu, oublieux du danger.

Aujourd'hui, dans cet avion qui le projette vers son passé, les remords l'emportent sur les regrets. Remords de l'oubli, plus forts que les regrets du bonheur passé. Pendant vingt ans il avait vécu sans y penser vraiment, absorbé par les difficultés, le besoin de survivre, l'orgueil d'avoir réussi.

Pourquoi, après vingt ans, cette envie lui est-elle venue, l'envie de revoir son figuier, ses initiales ? Cela s'est imposé à lui comme un ordre, une nécessité. Il s'était pourtant juré de ne jamais y retourner. Sans faire de littérature, sans parler du beau pays perdu, il avait tout simplement estimé qu'il ne devait pas y aller. Mais peut-être, inconsciemment, cherchait-il une raison de se déjuger. Et il avait trouvé le prétexte. Il lui fallait revoir ses initiales. Vérifier qu'elles étaient toujours là.

Dans le taxi qui l'emmène vers la ferme, il s'étonne d'avoir si peu attaché d'importance à l'arrivée. Curieusement il n'en garde aucun souvenir. Il n'a pas vu sa ville venir à lui du fond de la mer. Il ne se souvient pas non plus d'avoir indiqué au chauffeur le nom du village, ni de la ferme. Il est si préoccupé par le but de son voyage qu'il gomme tout ce qui n'est pas l'essentiel. Devant l'entrée du domaine, une sensation bizarre l'envahit. Sa mémoire lui semble infidèle. Tout est comme dans son souvenir mais avec un décalage. L'allée de palmiers est toujours là mais la villa du gardien n'est plus à droite de l'allée et la maison, au fond, semble reculer tandis qu'il avance.

Il a chaud, la sueur coule de son front. Ou peut-être qu'il pleut, le ciel s'est assombri tout à coup. Il croit même entendre

un roulement : un tambour, le tonnerre ? Il est oppressé, il se hâte vers le jardin. Il dépasse la cour, longe le bassin, s'étonne à peine de la solitude autour de lui.

Voilà les figuiers, il est sûr de son instinct. Ses initiales, son arbre, il les voit, il va pouvoir les retrouver, son grand-père sera content. Il est au bas du figuier. Il respire l'odeur si caractéristique des feuilles. Il cueille une figue dont le lait lui poisse les doigts. Il s'accroche aux premières branches. Il a du mal à se hisser. Il a toujours aussi chaud. Il se sent lourd, terriblement lourd.

Ses initiales, où sont-elles ? Il s'en souvient bien pourtant. Cet arbre, il le reconnaît parfaitement, il ne peut se tromper, mais, c'est un fait, les initiales n'y sont pas. L'écorce est lisse, personne n'a pu les effacer, les gratter.

Un éclair, puis deux, le tonnerre. C'est un orage de chaleur. Comme pour exorciser on ne sait quel maléfice, il se raconte la scène de ses douze ans. Il ne sait plus si Ali l'avait vu monter. Il se souvient de la voix rauque qui racontait une histoire mais Ali s'était-il interrompu ? Et lui, avait-il vraiment entendu Chitane frapper du pied dans l'écurie et son chien, pourquoi ne l'avait-il pas accompagné ? Ce détail, tout à coup, lui paraît très important. Jamais son chien ne le laissait partir seul. Peut-être, en passant, lui avait-il fait un signe pour le rassurer, lui dire qu'il n'allait pas loin. En tout cas il se rappelle fort bien que le chien avait ouvert un œil, un seul et qu'il avait agité la queue, faiblement il est vrai.

Une autre chose le tourmente. Quand il était sorti de la chambre, par la fenêtre, le volet avait un peu grincé. Pourquoi son grand-père qui entendait tout et ne dormait jamais ne l'avait-il pas appelé ? Il m'a sûrement vu. D'une manière absurde tous ces détails le troublent. Il est là pour retrouver ses

initiales et pas pour rêver sur le passé. Elli fat mat, ce qui est passé est mort ! Il s'est dit cela pendant vingt ans. Et voilà que des initiales, qu'il n'arrive pas à trouver, remettent tout en question, ressuscitent ce passé mort qui s'impose à lui, l'étouffe.

Soudain cette idée d'être venu de si loin, d'avoir surmonté ses peurs, ses peines, pour rien, lui paraît du plus haut comique. Il se met à rire, un rire qui résonne, qui se mêle au tonnerre, qui enfle, qui lui emplit la tête. Je suis ridicule avec cette sentimentalité idiote. Comme si, après vingt ans, il allait retrouver sa jeunesse intacte, comme si toutes ces années allaient s'effacer, comme s'il allait recommencer à vivre, enfin. Il se trouve de plus en plus ridicule et, prudemment cette fois, il descend de branche en branche, étreignant le tronc en un ultime adieu.

Ces rugosités, il ne les avait pas senties en montant tout à l'heure. Il n'ose pas regarder, un éclair l'éblouit. Ce sont elles, ces initiales qu'il commençait à croire mythiques. Ainsi elles l'attendaient, elles savaient qu'il viendrait un jour.

Alors, comme pour un sacrifice, et puisqu'il est venu pour le faire, il ouvre son couteau et s'apprête à détacher l'écorce. Machinalement, dans un réflexe d'enfant, pour vérifier qu'il est bien seul, il baisse les yeux.

Au pied de l'arbre, Ali le regarde, l'air triste, réprobateur. Mais Ali, ce sont mes initiales, je suis venu les prendre, c'est normal ! Ali ne répond pas. Il a l'air de plus en plus triste. Pourquoi ne réponds-tu pas ? Ce sont mes initiales. Comprends le. Je ne fais aucun tort Ali. Mais, je deviens fou. Ce n'est pas toi. Il y a longtemps que tu es mort. Tenant toujours son couteau ouvert, il descend le long du tronc. Ali, dis moi que ce n'est pas toi, je deviens fou. Et voilà que son chien est là aussi

qui le regarde comme Ali, avec de la tristesse dans les yeux. Il s'avance vers l'homme et le chien, il voudrait comprendre. Ali est mort cinq ans au moins avant son départ. Quant à son chien, il l'a lui-même enterré à dix mètres de là, au pied d'un autre figuier. Il avance encore mais Ali lève la main pour l'arrêter, comme pour un refus.

La douleur est telle qu'il a l'impression qu'il s'évanouit. Quand il revient à lui, l'hôtesse de l'air lui tapote les mains, quelqu'un lui fait respirer de l'ammoniaque et il lui faut un moment pour comprendre qu'il est encore dans l'avion, que tout cela n'est qu'un cauchemar et qu'il s'est évanoui sur l'épaule de son voisin. Comme on est sur le point d'atterrir, il rassure l'hôtesse. Tout va bien. J'ai eu un peu chaud, c'est tout. Il se tourne alors vers son voisin pour le remercier, s'excuser et le cauchemar lui semble reprendre. Cet homme qui lui sourit avec tristesse ressemble beaucoup à Ali. Mais l'homme se présente, il est pharmacien, il se met à rire en rappelant l'incident et ce n'est plus Ali.

On arrive, tout le monde parle à la fois, la porte s'ouvre, une bouffée de chaleur, d'odeurs s'engouffre dans l'avion. Il suit les autres, descend, répond machinalement au pharmacien qui l'invite à dîner, lui met un papier dans la main, son adresse.

Oui, merci, vous êtes très gentil. Entendu, à ce soir. Il voit le pharmacien disparaître, après un dernier signe de la main largement ouverte, accueilli par une famille exubérante. L'hôtesse aussi le salue et s'en va.

Il reste seul, refuse les offres des porteurs, regarde vers la porte, vers la lumière qui l'éblouit, vers son passé qui l'appelle et qui soudain l'épouvante. Il fait quelques pas en automate et s'avance vers le guichet d'Air Algérie : Pardon mademoiselle, pouvez-vous me dire l'heure du prochain avion pour Paris ?



Yvonne Kleiss-Herzig

Odette Goinard



Yvonne Kleiss-Herzig Tizi-Ouzou 1895 - Mougins 1968

Douée d'un grand talent de dessinatrice et de peintre, Yvonne Kleiss-Herzig a doté l'Algérie de nombreuses œuvres traduisant sa vision originale et poétique du décor dans lequel elle vivait.

Sa vie

Yvonne Kleiss-Herzig est née le 28 mai 1895 à Tizi-Ouzou. Son père, d'origine suisse avait épousé Victoire Keder, fille d'une famille d'Alsaciens établie en Algérie en 1871. Peintre et caricaturiste, celui-ci était déjà connu dans les milieux algérois. Spécialiste d'art musulman, il pratiquait aussi l'ébénisterie et fabriquait notamment des coffres kabyles.

L'enfance d'Yvonne se passe tout d'abord en Kabylie, puis à Alger où elle fait ses études secondaires au Lycée Delacroix, alors appelé « La Ligue ». Elle entre en 1911 à l'École des

Beaux-Arts dans l'atelier de Léon Cauvy qui aura sur elle une grande influence.

Ayant reçu en 1912 le prix de la Ville d'Alger à l'unanimité du jury, elle obtient la bourse du gouvernement général de l'Algérie qui va lui permettre de poursuivre sa formation à Paris. Ses parents et ses deux sœurs, également douées pour la peinture, s'installent dans la capitale. Yvonne commence à préparer le professorat de dessin, puis y renonce et entre à l'Académie Julian dans l'atelier de Paul-Albert Laurens.

La guerre de 1914 vide les écoles. La vie parisienne artistique se ralentit. Yvonne suit les cours d'arts décoratifs du maître Eugène Grasset. Elle passe aussi de longues heures au Jardin des Plantes avec sa sœur Fernande où elle dessine et étudie les plantes et les animaux.

A la fin de la guerre la famille regagne Alger. Yvonne présente sa première exposition. En 1928, elle obtient une mention particulière au Salon des Artistes français et reçoit le Grand Prix artistique de l'Algérie. Elle épouse en 1933 Hans Kleiss, peintre orientaliste qui travaille à la rénovation de la sculpture arabo-berbère sur bois. Après une vingtaine d'années de vie artistique en Algérie, le couple part en 1952 pour le Maroc où il s'installe dans une petite exploitation, à Sidi-Slimane près de Meknès, et explore le pays, nouvelle source d'inspiration pour la peinture.

L'avenir dans ce pays devenant incertain, Yvonne et son mari rentrent en France et s'installent à Mougins dans les Alpes-Maritimes. Elle décède le 20 août 1968.

Son œuvre

L'œuvre d'Yvonne est considérable et très diversifiée. De nombreuses randonnées dans la campagne algérienne et dans le Sud lui ont fourni l'inspiration pour traduire dans des peintures, à l'eau, à l'huile ou à la gouache, des paysages et des scènes de la vie rurale pleins de fraîcheur poétique. Elle a illustré de nombreux livres et revues et a régulièrement participé à l'illustration de la revue *Algeria* éditée par l'Office Algérien du Tourisme (OFALAC). Succédant à son père qui collaborait aux travaux de l'Institut Pasteur, elle a travaillé pendant plusieurs années à une étude sur les scorpions d'Afrique du Nord. Elle présentait régulièrement ses tableaux dans des expositions. Citons les principales :

- 1919 : Exposition particulière, Alger.
- 1928 : Salon des Artistes Français, Paris.
- 1931 : participation à l'exposition coloniale de Paris.
- 1934 : Exposition Ethnographique. Palais du Trocadéro, Paris.
- 1935 : Salon de la France d'Outre-Mer. Grand Palais, Paris.
- 1937 : exposition internationale de Paris
- 1938 , 1939 et 1948 : Expositions particulières, Alger.

De 1911 à 1960 elle a participé de façon constante au Salon de la Société des Artistes Algériens et Orientalistes.

En avril 1935, elle a été nommée membre fondateur du syndicat professionnel des artistes, peintres et Sculpteur Algérie, dont le président est Léon Carré.

Nombre de ses œuvres ont été acquises par le Gouvernement Général de l'Algérie pour les musées d'Alger, Oran et Constantine.

Bibliographie

- *Terre d'Afrique illustrée* 1923.
- Louis Eugène Angeli : *Yvonne Kleiss- Herzig in Algeria* 1928 .
- Daniel Vella : *Les pastorales kabyles d'Yvonne Kleiss-Herzig* (1895-1968) *l'Algérianiste* n°1 du 15 décembre 1977.
- John Franklin : *mémoire vive* CDHA n° 21, 1er trimestre 2003.
- Marion Vidal-Bue : *l'Algérianiste* n° 133, mars 2011.
Alger et ses Peintres (1830-1960). Ed. Paris-Méditerranée. Août 2000.



Visite au monument de Joost Van Vollenhoven

Annie Krieger-Krynicky et André Ronde

Dans un précédent numéro de la revue (N°69 Septembre 2012) Patrice Sanguy nous avait présenté la vie du gouverneur général de l'AOF, Joost Van Vollen Hoven (1877-1918).

Avec l'Académie des Sciences d'outremer, le 24 octobre 2014, la visite, après celle du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux, nous a conduits sur la tombe de Charles Péguy, tombé lors de la première bataille de la Marne, puis sur les traces du capitaine Van Vollen Hoven du RICM (2° bataillon de la Marne, décédé le 20 juillet 1918). Cerné par les colonnes des hêtres, au cœur de la forêt de Retz, s'élève le mausolée de grès rose, édifié et sculpté en 1925, par Anna Quinquaud, Premier Prix de Rome, puis restauré en 1954 après les dégradations des troupes d'occupation allemande pendant la deuxième guerre mondiale. Monsieur André Ronde nous a raconté les faits d'armes de ce nouveau « Bayard », insistant sur le fait que pendant sa mission d'observation, s'étant porté aux avant-postes, il avait refusé de porter le casque, pour ne pas se signaler à l'ennemi mais, ce qui lui valut d'être frappé mortellement à la tête.

L'académie avait déjà commémoré, le 17 juin 1988, le 70^e anniversaire de sa mort en évoquant sa scolarité à l'Ecole coloniale de Paris. Il l'avait interrompue pour demander à être incorporé au 1er régiment de Zouaves à Alger, de 1900 à 1901. Une plaque de marbre dans le temple protestant de cette ville dont il était originaire, a rappelé son sacrifice. La thèse de doctorat qu'il avait ensuite soutenue, le 23 mars 1903, était un *Essai sur le fellah algérien*. En 1905 il devenait professeur à cette même école après un parcours brillant. Nous devons à M Gilbert Mangin le portrait qu'en avait dressé un contemporain : «Jeune homme mince et svelte, d'allure franche et décidée, presque brutale; regard droit, expressif et étrangement énergique». Ce qui explique, selon M. J. Dequecker, administrateur en chef de la France d'Outremer, l'engagement total de ce Hollandais, fier et reconnaissant de sa naturalisation : « La France m'a fait ce que je suis. Dans les heures que nous vivons, je dois faire plus que les autres. Je n'aurai rien fait tant que je n'aurai pas tout fait ». (in *Mondes et cultures* ; Tome XLVIII-3-1988).

Annie Krieger-Krynicky



Discours de Monsieur André Ronde aux membres de l'Académie des Sciences d'Outremer devant le monument dédié au capitaine Van Vollenhoven en forêt de Retz

Discours de Monsieur André Ronde

Capitaine Van Vollenhoven du RICM (2e Bataillon de la Marne) décédé le 20/07/1918.

Né le 21 juillet 1887 à Rotterdam dans une famille de notables néerlandais, Joost Van Vollenhoven passe la plus grande partie de son enfance en Algérie où ses parents se sont établis comme commerçants.

Naturalisé français à 22 ans en 1899 il est admis la même année à l'Ecole Coloniale dont il sort major en 1903.

Il accomplit d'importantes missions politiques, administratives, diplomatiques tant à Paris que dans les colonies. Chevalier de la Légion d'Honneur à titre civil en 1912, il est promu au grade de Gouverneur des colonies et rejoint l'Indochine.

A la déclaration de guerre en août 1914, le Gouverneur Général de l'Indochine Albert Sarraut étant nommé ministre, il assure l'intérim et met en œuvre les mesures de mobilisation dans la Fédération Indochinoise. Voulant absolument rejoindre le front il demande à être déchargé de ses fonctions.

En avril 1915 il rejoint la Métropole où il est affecté comme simple sergent au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc (RICM) qu'il rejoint le 12 mai, il est rapidement nommé Sous-lieutenant.

Blessé et plusieurs fois cité, il est l'objet de fortes pressions du ministre Maginot pour accepter un nouveau poste de responsabilités aux colonies. En mai 1917 il accepte et il est nommé, à l'âge de 40 ans, Gouverneur Général à Dakar pour y développer l'effort de guerre dans toute l'A.O.F., mission qu'il remplit avec efficacité. Mais, rapidement, il est en désaccord avec la politique de recrutement des indigènes que Paris veut intensifier sans tenir compte des situations locales.

Le 17 janvier 1918, il démissionne et demande comme un privilège de rejoindre le RICM au front.

Promu capitaine, cité à nouveau en avril il est mortellement blessé le 19 juillet près du village de Parcy-Tigny lors de l'offensive de la Xème armée du général Mangin.

Circonstances de la mort de Joost Van Vollenhoven :

En juillet 1918 Van Vollenhoven, comme capitaine, après avoir commandé la 1e Cie du 1e Bataillon du RICM, a été nommé adjoint au 1er Bataillon (on disait adjudant-major).

Le 18 juillet 1918 à 4h35 du matin la Xe armée à laquelle appartient le RICM engage, par surprise, à partir de la forêt de Villers-Cotterêts, une offensive contre le flanc ouest de la poche allemande de Château-Thierry.

Le 1er Bataillon, après la prise de Longpont, progresse le long de la Savières. Le 19 juillet à 19h le bataillon est arrêté par une contre attaque devant le village de Parcy-Tigny. Van Vollenhoven se porte à l'avant pour observer les positions ennemies, se mettant à découvert il est frappé d'une balle à la tête, il a la force de se replier sur le poste de secours, mais il expire dans la matinée du 20 juillet lors de son transport vers l'infirmerie de la DIMA. Avec lui disparaît un homme exceptionnel, d'une grande générosité et d'une valeur morale exemplaire, considéré comme une des personnalités les plus remarquables parmi nos hauts fonctionnaires coloniaux. Il semblait promis à un grand avenir.

Citation inscrite sur le mausolée :

« Officier d'une valeur et d'une vertu antique, incarnant les plus belles et les plus solides qualités militaires, mortellement frappé au moment où électrisant ses troupes par son exemple il enlevait une position ennemie opiniâtrement défendue ».

A placer au rang de Bayard et de La Tour d'Auvergne et à citer en exemple aux générations futures ayant été l'un des plus brillants parmi les plus « braves ».



Écrivain public

Lettres du Maroc - une heure de musique

Georges Roulleaux Dugage

D'une mission au Maroc qu'il a parcouru en tous sens en 1913 , l'auteur déjà connu pour ses notes d'un voyage autour du monde, a envoyé ces lettres à la fois pittoresques et poétiques sans négliger les aspects politiques et économiques et la prospective pour ce pays qu'il juge très prometteur : « Une Algérie où il y a de l'eau et même une Normandie africaine ». Il est vrai qu'il y est allé au printemps, voyageant à travers les paysages fleuris et reverdis par la pluie ! » C'est un observateur consciencieux et averti; il dédie d'ailleurs son ouvrage au vicomte Rober de Caix de Saint-Aymour. Cet historien reconnu (Senlis 1848 - Paris 1921) est l'auteur des *Pays slaves de l'Austro-Hongrie* (1883), *Les intérêts de la France en Ethiopie* (1884), *La France en Ethiopie* (1886) *Anne de Russie reine de France* (1894 et ce qui a dû inspirer notre écrivain *Arabes et Kabyles* édité en 1891.

Il a rencontré sur sa route de Casablanca, port minuscule, à Marrakech, des caravaniers et des chameliers, des notables et des chérifs, des officiers et des aviateurs français, des colons et des kadis et même des chanteuses françaises de beuglants.

La venue à Marrakech du sultan Moulay Youssef, âgé alors de trente-cinq ans le surprend et l'éblouit par le faste de la cour avec le Glaoui, pacha de la ville, le

ministre de la mer et des affaires étrangères, les kaïds et les khalifats dans un flamboiement de couleurs et un luxe de costumes et de harnachement des chevaux. Dans les accents de la musique de la garde, il perçoit « vaguement *Sambre et Meuse, la Marche des zouaves et la matchiche* ».

Il est en effet à la fois mélomane et interprète. Dans les pages consacrées à la musique que nous ne pouvons résisté à reproduire, il s'avère un musicologue averti, nourri aux sources, connaisseur des écrits du baron Erlanger auquel nous avons consacré un article dans une revue précédente. (Mémoire plurielle N° 32)

« Une heure de musique, tasse de thé ».



Illustration par E. Stoeckel

Le concert se déroule à Fez dans le salon meublé à l'euro-péenne, anglo-français mais avec contre les murs « revêtus de mosaïque, des matelas et des coussins de soie. L'hôte et le mécène est Si Taïeb Mokri, ancien ministre des finances de Moulay Hassan et qui offre cette fête « à toute la gentry fahsie ». Parmi les artistes que nous allons entendre, il y a deux virtuoses que l'on connaissait déjà de réputation. En premier lieu, Maalema Breka, l'une des gloires de la corporation des cheikât. Sa renommée s'étend au loin et depuis longtemps déjà : toute jeune elle remporta les premiers prix dans les concours annuels de musiciens, et Si Taïeb tient à me marquer que le lendemain même elle doit se rendre à Tanger à l'occasion des fêtes d'un grand mariage et qu'elle a spécialement retardé son départ de deux jours pour s'exhiber ce soir devant nous. C'est une petite femme assez fortement mêlée de sang noir, point jolie et déjà un peu fanée, mais ses grands yeux sont intelligents et son visage s'éclaire quand elle chante. L'autre virtuose est le violoniste et chanteur Omar Djaïdi, - tout à la fois le Kubelik et le Caruso de l'endroit; car la plupart des artistes cumulent : les femmes, la danse et le chant; les hommes, le chant et l'exécution.

Les autres artistes sont munis l'un d'une *ghaita*, l'autre d'un *r'bab*; deux cheikât sont armées de la *kuitsra* et du *lauth*. Enfin, deux batteurs de tambourin manœuvrent le *tar* et la *derbouka*. L'électricité inonde les salons, mais par tradition, pour ne point déroger à un antique usage, on a posé près des musiciens de hauts chandeliers de cuivre où se consomment des cierges jaunes. Les portes sont grandes ouvertes et dans le patio dallé de marbre chante un jet d'eau qui retombe en gouttes de rosée tout alentour. Et, tandis que chacun s'installe et que les instruments s'accordent, Si Taïeb murmure quelques paroles au

docteur M... en désignant alternativement ma personne et le piano auquel je tourne le dos.

« Il vous demandera tout à l'heure de vous exécuter à votre tour, traduisit le docteur M..., Si Taïeb est très fier de son Erard et pense que vous aurez plaisir à en jouer. Sans doute, cela ne vous est-il pas arrivé depuis longtemps, tout au moins depuis votre départ de Casablanca et de Rabat. »

- « Pardon, docteur, répliquai-je, l'occasion s'en est présentée il y a une douzaine de jours, à Mecknez (sic) même : j'ai servi de « tapeur » dans le music-hall de l'endroit. »
- ??
- « Vous connaissez l'Hôtel du Sultan de Mecknez ? C'est l'auberge la plus confortable de la ville. Or, depuis un mois environ, chaque soir, pour quelques heures, cette auberge se transforme en café-chantant. J'y arrivai vers l'heure du dîner, légèrement vanné, et n'aspirant qu'à faire au plus vite la connaissance d'un bon lit. Mais j'avais à peine commencé le repas que deux femmes en robe pailletée vinrent s'asseoir à la table voisine : une matrone à tournure de nourrice et à boucles blondes, une petite brune et maigre dont le maquillage ne pouvait hélas ! réparer suffisamment l'outrage des années. Toutes les deux d'ailleurs avaient le même accent de la Cannebière. »
- « Eh oui, interrompit en riant le capitaine X..., l'un des convives d'El Mokri, n'avez-vous donc point remarqué que notre Midi, toujours généreux, suffit presque à lui seul à la clientèle de la politique et à celle des cafés-chantants? Tous nos ministres et toutes les étoiles de nos « beuglants » sont de Marseille ! »

- « En tout cas, continuai-je, mes voisins n'avaient pas oublié l' »assent ». Elles me le firent apprécier directement en s'adressant à moi : « Té, vous voyagez, je suppose? commença la grosse blonde. Eh bé ! quel sale patelin, croyez-vous ! » Et tout de go, sa camarade et elles me racontèrent avec volubilité leurs mésaventures. Elles avaient en effet tous les malheurs à la fois : le pianiste accompagnateur ne s'était-il pas foulé le poignet la veille au soir ? Elles ne pourraient jamais chanter sans son aide et manqueraient leur recette quotidienne. Et c'est ainsi que, pour tirer de peine ces dames, je les accompagnai dans leur inepte répertoire sur un piano brèche-dent, dont une partie des cordes étaient rompues. Et je me rappellerai longtemps la chanson du Grand Frisé, que la divette brune s'obstinait à dégoïser dans un ton où la plupart des notes manquaient au piano... D'ailleurs ni la chanteuse, ni l'auditoire ne paraissaient s'en apercevoir. »

El Mokri s'informa de l'histoire que je racontais. Sans doute le docteur M... jugea inutile de lui répéter tout au long l'anecdote et lui traduisit quelques phrases aimables et flatteuses pour lui, car Son Excellence, le visage soudain épanoui, me salua à deux reprises en murmurant :

- « Barak' Allaou-fik, barak' Allaou-fik (Merci, merci beaucoup) ! »

Cependant, les musiciens avaient fini d'accorder leurs instruments. Les derboukas, légèrement chauffées au-dessus du brasero de la théière, rendaient maintenant un son creux, bourdonnant de cloches lointaines. Le *r'bab*, les violons tenus debout sur les cuisses des musiciens, gémissaient sous les archets enduits de colophane et fortement appuyés sur les

cordes. Alors, après quelques secondes d'indécision et d'anarchie, où chacun s'essayait à prendre le rythme, les musiciens attaquèrent le prélude d'une nouba. Ils jouèrent le *Stihelâl*, l'une des onze andalous (sic) classiques du Maroc. Déjà à Marrakech, et à Rabat aussi, chez Si Kaddour Ben Ghabrit l'Algérien, « Grand Chef du Protocole chérifien » et interprète général de la résidence, j'avais entendu quelques fragments de ces noubas. Mais c'est ici, à Fez, que ces vieux chants andalous sont exécutés selon les rites véritables. Car pour ces musiciens ce sont bien des rites qu'ils accomplissent en ce moment. Leurs visages, figés dans une expression étrange et comme extatique, semblent attendre, pressentir quelque mystère ; et lorsque Maalema Breka, ayant fixé à ses doigts, à la façon des castagnettes, les crotales aux sons argentins dont elle va piquer chaque note de la mélodie d'un coup vif et rapide, se met à chanter, renversant légèrement la tête pour mieux tendre la gorge, toutes les physionomies s'éclairent, les yeux se fixent sur elle, suivant sur ses lèvres les paroles du poème. Maalema Breka clame une longue, douloureuse et pathétique mélodie qui monte, s'exalte dans les hauteurs où elle sanglote, puis retombe en murmure dans les notes basses où elle paraît s'éteindre. Maintenant, c'est une pause tremblante où seuls on entend les instruments à percussion légèrement frappés avec la paume de la main. Mais soudain, Omar Djaïdi se rejetant vers son violon que son archet parcourt d'une caresse presque brutale, se met à chanter à son tour, et sa voix pure mais nasillarde monte si haut, si haut qu'une sorte de malaise et d'angoisse vous saisit à l'entendre ; on se crispe involontairement à voir la gorge du chanteur se contracter et ses traits se tendre sous l'effort.

Avant que la phrase finale ne soit terminée, la cheika la reprend en une sorte de canon de quelques mesures. Puis l'unisson des

voix et des instruments se déroule, simplement doublé par les instruments. Parfois le violon ou la *kuitsra* exécutent des ornements, des arabesques entortillées, des notes de passage et des fioritures inattendues, tandis que le *r'bab* au contraire ne fait entendre que les sons accentués de la mélodie et tient une pédale sur la tonique ou la dominante. Les rythmes battus par les derboukas se combinent et se superposent en se contrariant parfois, se livrant ainsi à des combinaisons variées, bizarres, et les syncopes continues, les contretemps dans les parties de chant et d'accompagnement rendent malaisé au premier abord de saisir le rythme même, pour nous autres Occidentaux.

Cette musique du Moghreb (sic) reste la même, à quelques détails près, que la musique d'Algérie, de Tunisie, voire même de Turquie et des États musulmans de l' Hindoustan, car il n'y a pas à proprement parler de musique marocaine, mais une musique arabe, la musique de l'Islam. Chants aux traditionnelles variations que les générations se transmettent pieusement depuis des siècles sans avoir l'idée d'y ajouter, car la musique elle-même s'est cristallisée. Il y a des musiciens, des virtuoses : il n'y a plus de compositeurs. «La musique arabe, toute notre musique marocaine, dure cent dix heures », disent couramment les Fahsis (habitants de Fez). Cette musique, à laquelle ils font allusion et, dont ils sont si fiers est celle que les « gentils » rapportèrent d'Espagne : on en retrouve encore des traces aujourd'hui dans les malaguettas de la péninsule. C'est un art expressif et primitif tout à la fois : il ignore l'harmonie presque totalement, - comme l'ignoraient la musique grecque et le plain-chant grégorien, - et la polyphonie ne s'y exprime qu'en balbutiements pour ainsi dire instinctifs. Vraisemblablement cet art se rapproche de celui de nos

anciens troubadours occidentaux tel qu'il était, avant l'apparition des premiers contrapuntistes.

S'il est constant que l'état social du Maroc au quatorzième siècle de l'hégire correspond assez bien à celui de notre quatorzième siècle chrétien, on peut noter aussi que la musique marocaine actuelle est sensiblement à la même période de développement que la musique européenne aux environs de l'an 1350, c'est-à-dire à l'époque où commençait à s'élaborer la doctrine de Philippe de Vitry et où le pape Jean XXII mettait en garde le clergé contre l'introduction d'un « art nouveau » dans la liturgie .

Le concert se poursuit longtemps, si longtemps qu'on ne saurait dire le temps écoulé. Il ne s'arrête que pour reprendre de plus belle, les thèmes s'accéléralant parfois comme pris de vertige, d'autres fois s'arrétant net par une sorte de hoquet. Les plateaux chargés de verres, où refroidit le thé à la menthe, circulent parmi les invités, les parfums de l'encens et de la myrrhe s'échappent des cassolettes. Les officiers et les colons, installés dans un coin, fument et causent entre eux. Les Arabes, étendus sur les sofas, drapés dans les plis de leurs haïks, laissent bercer leur rêverie par cette musique qui produit sur leurs nerfs un effet assez semblable à celui du kif et qu'un petit Algérien de la suite d'El Mokri me traduit soudain par cette phrase imagée : « Tzegheb lahmi (j'en ai la chair de poule). »

Maintenant le concert a pris fin. Notre hôte, qui semble se réveiller d'un rêve lointain, reste quelques instants sans parler, puis faisant signe au docteur M... qui aimablement s'approche de lui, il me dit : « Le Stihelâl se joue toujours au début d'une soirée: c'est la nouba des commencements de fête. Vous n'en avez entendu qu'une partie seulement car le Stihelâl entier,

avec son ouverture, ses variations et son final, dure en effet plus de quatre heures. Après le Stihelâl on doit jouer le Maïa et après le Maïa, quand la fête se prolonge jusqu'au matin, à l'aube, au moment où le coq se met à chanter, on joue l'oeuschaek qui est le chant d'amour le plus passionné qu'on connaisse. Chaque andalouss marque une intention précise ; elle a sa place indiquée pour toute circonstance de la vie. »

- « Mais, Si Taïeb, interrogeai-je, quels que puissent être la valeur et le charme de ces noubas, n'avez-vous pas, en dehors de cette musique traditionnelle, une musique moderne, nouvelle ? Jamais un musicien de nos jours ne se laisse-t-il aller à sa fantaisie et n'essaye-t-il d'exprimer par des chants personnels les sentiments qui s'agitent en lui ? »
- « Pourquoi en serait-il ainsi, répondit l'ancien ministre avec un certain étonnement ? L'andalouss ne nous suffit-elle pas amplement ? Elle exprime tous les sentiments qui sont dans le cœur de l'homme. Ces sentiments ne changent pas, ils sont éternels la musique elle-même n'a donc pas besoin de changer. »
- « Cependant, insistai-je, la tradition n'implique pas l'immobilité. Chaque siècle a des aspirations qui lui sont propres et qu'il exprime différemment dans une langue renouvelée. Il y a des tâtonnements, mais aussi des trouvailles qui parfois enrichissent le patrimoine dont nous avons hérité. »

Si Taïeb secoua la tête :

- « Chaque jour n'adressons-nous point les mêmes prières au Seigneur ? A quoi bon chercher du nouveau quand l'ancien est parfait ? Aucun musicien d'ailleurs ne

trouverait maintenant des accents aussi pénétrants que ceux de l'andaloucia. C'est la seule, la vraie musique. L'autre, - celle que chantent les femmes dans les harems ou les paysans dans les douars, - ne compte pas. Si vous voulez étudier la musique marocaine, écoutez l'andalouse. »

Omar Djâidi, le virtuose, se pencha vers El Mokri et lui dit quelques mots. Son Excellence fit un signe d'assentiment :

- « Si Omar demande, - et je serais heureux moi-même que vous y consentiez, - que vous ayez l'obligeance de nous expliquer comment il se peut que, dans votre musique européenne, les instruments jouent ensemble sans exécuter le même air ni les mêmes notes et sans que l'oreille en souffre ?... »

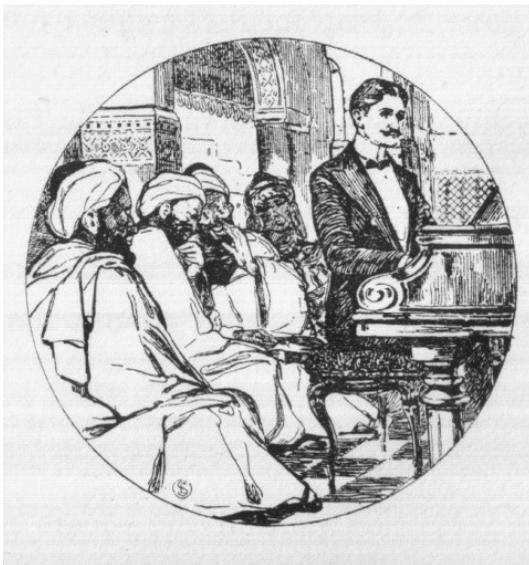


Illustration par E. Stoeckel

La question était pleine de candeur, mais pour y répondre, il eût fallu résumer en quelque sorte la théorie de l'harmonie et entrer dans de trop longues explications. Le plus simple était de donner des exemples. Je m'assis donc devant le piano, - le fameux Érard, orgueil de son propriétaire, - et, prenant une phrase du Stihelâl comme thème et jouant d'abord le chant tout seul sans accompagnement, j'ajoutai ensuite une seconde partie à la sixte, puis quelques accords très simples, élémentaires, des accords parfaits. Je regardai mon auditoire. Plusieurs, parmi les musiciens, souriaient poliment, mais une imperceptible nuance d'ironie passait dans leurs yeux. Maalema Breka secouait légèrement la tête, Omar Djaïdi hochait la sienne, l'ancien ministre restait impassible.

- « Ils sont très contents et vous remercient beaucoup, me dit le docteur M..., après les avoir interrogés, mais ils trouvent, je dois vous l'avouer, que vous jouez bien faux !... »



Illustration par E. Stoeckel

Georges Roulleaud Degage a assorti son chapitre *Une heure de musique* de notes que nous avons réunies pour une meilleure compréhension.

« Chaque année, dans les grandes villes de l'empire, à Fez, à Marrakech et à Rabat, les différentes corporations de cheikât s'assemblent devant un jury composé d'un kadi et de plusieurs musiciens de la cour. Et ce jury, après audition, décerne des récompenses aux virtuoses qui ont été jugés les meilleurs. Ce sont les examens du Conservatoire marocain !

La *ghaïta* est la musette marocaine, le *r'bab* un violon primitif à deux cordes tendues sur une peau de parchemin et que l'on fait vibrer avec un archet recourbé. Les sonorités du *r'bab* se rapprochent sensiblement du timbre du violoncelle. La *kuitsra* est une petite guitare, le *lauth* une autre variété de guitare de forte taille dont les cordes doublées sont grattées avec une plume d'aigle. Le tar équivaut au tambour de basque et les derboukas, de formes variées, sont les instruments à percussion qui accompagnent toujours les voix et les orchestres arabes.

La musique arabe est, - avec les altérations et déformations inévitables d'une musique qui n'a pas été notée, - à peu près la même en effet dans tous les pays où le Croissant a importé sa civilisation. Dans l'Inde musulmane, dans les États du Nizam, les bayadères chantent sensiblement les mêmes mélodies que les cheikât de Marrakech et de Fez. - Le soir même de mon arrivée à Casablanca, en passant dans une rue indigène, j'entendis un phonographe, accompagné par un violon criard, détailler une mélodie que j'avais entendue à Delhi quelques années auparavant. Cependant, en général, la musique

marocaine fait un moindre abus des fioritures chromatiques et la ligne mélodique y est plus simple. C'est une de ses caractéristiques. Certains fragments de ces noubet ghermata ou andalous ont une ampleur et une sobriété d'expression indéniable.

Les théoriciens de notre moyen âge occidental virent, avec Pythagore, une science dans la musique. Bien plutôt qu'un art ; ils en manièrent les règles comme ils maniaient le syllogisme en philosophie. La musique scolastique, classée entre la géométrie et l'astronomie, et ainsi détournée de son véritable but, devint « rationalisme et spéculation ». Le libre instinct de l'expression, le « charme » ne se voyaient alors accorder qu'une part infime dans cette science musicale.

Dans le Maroc actuel, la musique est devenue pédagogique, en ce sens qu'elle repose uniquement sur la tradition et ne cherche pas à se renouveler. C'est une langue morte. En dehors des monodies du folklore, très intéressantes surtout dans le Sud, où elles ont subi l'influence des rythmes endiablés et du comique de la musique nègre, en dehors des préludes ou *neklabat* et des chansons *beisteien* dans lesquelles la fantaisie, les mélismes et les ornements se donnent libre carrière sous la persistance d'une ou deux pédales soutenues, toute la musique marocaine se réduit à onze noubas ou airs catalogués une fois pour toutes ; chacune de ces noubas étant subdivisée en cinq variantes de rythmes différents qui correspondent à des préludes, des ouvertures, des mouvements lents ou vifs et un final d'allure rapide.

Jadis, rapporte la tradition, la musique arabe comprenait cent une noubas. Les maîtres andalous, en rassemblant plusieurs entre elles et en supprimant certaines variantes, réduisirent leur nombre à vingt-quatre. Au Maroc on n'en connaît que onze.

- 1° Ress'd;
- 2° Ress'd dis;
- 3° H gaz-el-Keb ir ;
- 4° H gaz-el-Mcherki ;
- 5° Maïa;
- 6° Rmel-el-Maïa ;
- 7° Airack-el-Aajem ;
- 8° Stihelâl;
- 9° Sbihân;
- 10° Gh' r ibs-el-Hassin ;
- 11° Œuschoek.

Les cinq variantes rythmiques sont : 1 ° le bsit, 2° le kaïm-ou-nous ; 3° le bteihi; 4° le derdj ; 5° le koddem.

Chaque nouba est constituée en principe sur un mode différent, mais au cours des siècles, les modes s'altèrent et se confondirent. Actuellement, au Maroc, on emploie surtout six modes principaux dont quelques-uns correspondent à certains modes grecs diatoniques et à certains modes grégoriens.

L'harmonie, on le sait, y est presque inconnue. Elle se manifeste à l'occasion par des successions de quarts et de quintes fort pénibles à entendre (comme dans l' «organum» de notre moyen âge). Et encore ces tentatives d'harmonisation ne sont-elles pas dans la vraie tradition : la plupart des musiciens les repoussent. Les accords, que la théorie appelle naturels, semblent aux Arabes aussi discordants que peuvent le sembler à nos classiques les plus convaincus les harmonies d'un Erik Sati ou d'un Stravinsky.

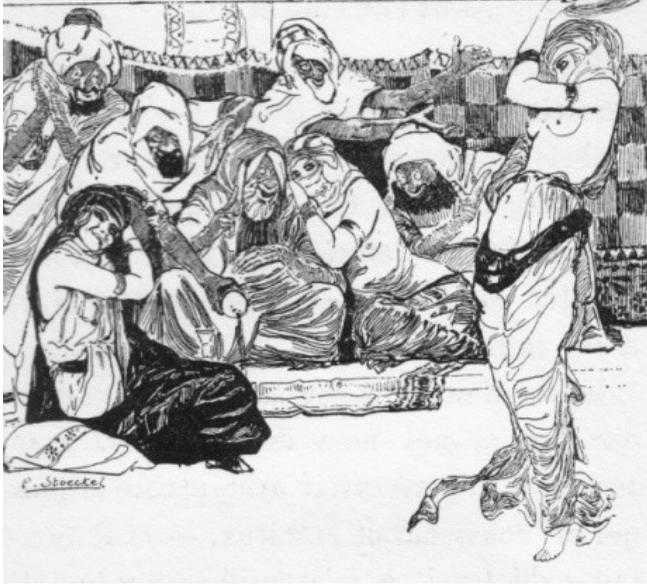


Illustration par E. Stoeckel



Écrivain public

La campagne d'Algérie de Marc Antoine Haudaincourt

Edmond de Goncourt

La campagne d'Algérie d'un héros d'Edmond de Goncourt : Marc Antoine Haudaincourt, maréchal de France et ministre de la guerre de Napoléon III.

Dans *Chérie*, son livre ultime, publié en 1884, le père de l'Académie Goncourt, donne son testament littéraire et jette les derniers feux du roman naturaliste : œuvre qui a ses exigences d'exactitude et de précision. Il donne d'ailleurs une généalogie imaginaire de cette famille Haudaincourt, vouée aux armes, depuis l'aïeul : Éric, un Lorrain comme l'était Edmond de Goncourt, est né à Nancy. Passé par l'École militaire de Fontainebleau en 1805, lieutenant, puis capitaine en 1809, c'était un colosse : Masséna lui offrant de vider un hanap, il s'exécute et ensuite l'écrase contre sa cuisse pour que nul ne boive après lui. Décoré à Wagram, il est chef d'escadron dans les lanciers de la Vieille Garde. Après Waterloo, il se retire dans ses terres de la Meuse. Son fils, Marc Antoine, suivra sa voie : polytechnicien, sous-lieutenant dans le génie, il prend part à l'expédition d'Algérie « Mais en Algérie, la guerre n'est pas que la guerre » et le colonel deviendra administrateur ; il épouse la veuve d'un capitaine, tué en Algérie en 1830. La deuxième héroïne du livre est Chérie, sa petite-fille, qu'il élève seul : son fils, Félicien est mort au combat, à Sébastopol et son épouse est devenue folle de chagrin.

A 16 ans, Chérie n'était pas jolie mais « adorable ». Une jeune fille blonde et pâle, malade, capricieuse et élégante. Ses robes de tulle ou de mousseline, dans une symphonie en blanc majeur, emblème de sa pureté virginale, font sensation dans les cercles de l'impératrice Eugénie, les redoutes en calèche d'où elle lance des fleurs, toujours blanches, au théâtre et dans les bals. Elle se met en scène avec tout l'art d'une Paris Hilton, multipliant ce qu'on appellerait les *selfies* aujourd'hui ! Gâtée outrageusement, blanche comme l'hermine, farouche, elle refuse tous les prétendants puis le regrette, avant de mourir de consommation. « Notre-Dame qui n'est jamais satisfaite » écrira Maurice Barrès. Car elle appartient à la vie littéraire. Ce serait sous un masque transparent, celle qui multipliait les mystifications, Marie Bashkirtseff, fille d'un maréchal (aussi mais russe) de la noblesse, exilée avec sa famille entre Nice et Paris. Elle intriguait la société par ses extravagances vestimentaires bien innocentes et ses flirts superficiels. Par jeu, elle correspondit même avec Guy de Maupassant. La lecture de Chérie l'indigna par ses lacunes, parce qu'elle s'y reconnut forcément. Elle offrit même à Goncourt de lire son journal intime qui la révèle avec ses exigences, ses aspirations et ses blessures. Elle parvint en effet après avoir suivi des cours à l'Académie Jullian à exposer au Salon de Paris, sa toile *Le meeting*, une réunion d'enfants sur un fortif. Car elle était aussi un peintre naturaliste et l'élève du peintre Bastien-Lepage, un Lorrain également. Goncourt ne répondit pas et elle mourut peu de temps après, en 1884, de phtisie comme Chérie! Elle est enterrée au cimetière de Passy, dans un tombeau à l'immense coupole byzantine. Si elle cor-

respondait parfaitement au portrait physique donné par l'écrivain, d'après les toiles et les photos qu'on possède d'elle, au musée de Nice, elle n'était pas que cette jeune fille coquette et insatisfaite que Goncourt dépeint très exactement dans sa vie quotidienne : celle d'une jeune fille d'une époque où les femmes étaient bridées par les conventions sociales et vouées à la frivolité. Elle était plus que Chérie : une artiste et une âme slave, insatiable d'amour et de gloire. Quant à la vie militaire du maréchal de France, son grand-père, en Algérie, elle a été peinte d'une manière quasi sociologique, par le maître du naturalisme.

Annie Krieger-Krynicky



Edmond de Goncourt

Une dynastie de militaires lorrains

Le colonel Haudancourt songeait à s'expatrier, à aller porter à quelque rajah de l'Inde ses talents militaires, à tâcher de ressusciter là-bas un Tippto-Saeb contre la domination anglaise. Mais il était retenu en France par sa femme, par son enfant, le seul survivant des cinq qu'il avait eus.

Alors, pour occuper son énergique vitalité, cet homme chez lequel il y avait, ainsi que chez beaucoup de Lorrains, un tempérament de forestier, d'amoureux des arbres, se mettait à recréer la propriété du Muguet, à la révolutionner par de gigantesques mouvements de terrain, à changer le cours de la rivière, à replanter d'essences rares les parties déboisées, passant des années, du petit jour à la nuit tombante, dans la pluie, la neige, la gelée, et faisant son métier de remueur de terre en grand, et de planteur et de dessinateur de paysages de plusieurs hectares, - une armée d'hommes et de femmes sous lui, et qu'il menait avec une vieille cravache des champs, de bataille de l'Empire.

Le colonel du premier Empire mourait en 1835 d'un coup de sang, d'un trop plein de santé. Il laissait un fils élevé par lui dans la religion de la gloire militaire, un fils sorti, six ans avant, l'un des premiers de l'École polytechnique, et qui, en dépit de ce numéro, lui assurant une carrière civile enviée par tous, préférait être soldat.

Le grand-père de *Chérie*

Marc-Antoine Haudancourt faisait son temps à Metz, la pensée toute à cette Algérie nouvellement conquise, à ce coin de terre d'où, en la paix universelle du monde, venaient des bulletins de bataille. Au sortir de *l'hôtel du gabion*, le sous-lieutenant du

génie demandait à être envoyé en Afrique. Très peu de temps après, à l'imitation de Lamoricière, il quittait le génie et entrait comme lieutenant dans l'un des deux bataillons de zouaves créés par l'ordonnance du 21 mars 1831. Depuis ce jour, avec les d'Autemarre, les Barral, les Ladmirault, les Saint-Arnaud, les Bourbaki, il contribuait à créer ce corps extraordinaire joignant la solidité à la mobilité, ces soldats fusionnant en eux les qualités militaires françaises et arabes, cette infanterie non pareille faisant gaiement ses dix lieues par journée avec au dos sept jours de vivres et de munitions. Il donnait sa vie, son temps, son orgueil, au façonnage de cette petite armée où se montra comme jamais ne s'est montrée nulle part l'intelligence individuelle et dans laquelle l'intrépidité affichait un mépris presque gouaillieur de la mort.

En 1837, à l'assaut de Constantine, il demeurait du petit nombre de ceux qui, restés debout au milieu de l'explosion de la mine, se joignaient à la seconde colonne de la brèche, et pénétraient les premiers dans la ville. De cette fin d'année 1837 à l'année 1848, le jeune officier est quatre ou cinq fois cité à l'ordre de l'armée, et semble se trouver dans tous les endroits de l'Afrique où l'on se bat : à la prise de Djidjelli, aux Portes de Fer, au col de la Mouzaïa, au ravitaillement de Milianah, à l'occupation de Mascara, à la campagne contre les Beni-Menasser, à l'expédition de Laghouat, à l'insurrection du Dahra et de l'Ouarensénis, à la série des combats qui se livraient contre Bou-Maza.

Près de dix-huit ans, Marc-Antoine Haudancourt fait la terrible guerre qui se faisait dans ce pays où, les premières années, sur un mauvais croquis d'un terrain relevé à la diable, on va à l'aventure dans l'inconnu d'une terre nouvelle dans ce pays où à sept heures du matin il gèle, à dix heures on respire du feu, et le soir on a le corps traversé par une pluie glaciale, les

moustaches blanches de givre ; dans ce pays où l'on est assailli par de tels orages que, d'un seul mouvement, l'armée tout entière tourne le dos aux tonnerres et aux éclairs ; dans ce pays où il y a des emprisonnements dans des tempêtes de neige au milieu desquelles quatre jours de vivres en doivent durer quinze : dans ce pays, enfin, où l'on traverse des contrées de sable sans eau, à l'unique végétation de chardons, et par un sirocco qui vous coupe en deux les lèvres ; où l'on campe sans bois sur la pierre où il faut grimper par des sentiers inaccessibles et descendre dans des ravins, marchant à quatre pattes; où il y a des années, comme l'année 1842, dans laquelle un jeune général accuse pour ses hommes près de trois cents jours de course et de bivouac ; où, au bout des séjours de plusieurs semaines en plein désert, les capotes bleues des officiers se voient raccommodées avec des morceaux de peau de chacal, et où les repos de cette vie et de cette activité sans exemple sont dans des hôpitaux contenant douze cents malades, dont il meurt sept tous les jours.

Et une guerre où, dans l'incendie de tout l'horizon et l'empoisonnement des sources, le soldat n'a quelquefois à boire que du jus d'orange; une guerre où, sous la voûte de la porte d'entrée des forts abandonnés par l'ennemi, dans la désolation de la ruine, pendent morts un chat et un chien, symbole de l'inexterminable inimitié de l'Arabe pour le Français ; une guerre où il faut prendre les maisons à la baïonnette, et où, dans l'intérieur qui n'est plus habité que par des cadavres, le sang cascade par nappes sur les escaliers ; une guerre, une guerre avec des hommes qu'il faut tuer plusieurs fois, et qui, blessés, mordent à terre et meurent en assassinant.

Ce soldat cependant qui monte à cheval pour ces expéditions recommençant toujours, pour ces combats de six heures se

répétant quatre à cinq jours de suite, et qui passe des semaines sans se coucher, sans ôter ses bottes, sans déboutonner sa capote, ce soldat, on le sait un maladif, un fiévreux, un homme aux entrailles ravagées par la dysenterie, à la santé perdue dans les fatigues meurtrières de la guerre sous ce climat.

Mais il est tout énergie et volonté, c'est un moral de fer, et avec seize grains de quinine il enlèvera à cheval trente lieues en vingt quatre heures, faisant galoper sa fièvre et son frisson à travers la froidure, le vent, la pluie. Une fois ou deux déjà, on lui a jeté son manteau de combat sur le visage; mais, à la surprise de tous, il est comme ressorti violemment de la mort, et ses zouaves le voient, certaines fois, levé de son lit par deux hommes et placé sur son noir cheval, peu à peu se mettre à revivre dans l'odeur de la poudre, et à un certain moment charger, tout à fait guéri par la vue des burnous blancs fuyants, par la chaude ivresse de la victoire. En un mot il est un *Africain* complet, le nom dont on salue les officiers de bronze de la conquête. Puis, en Afrique, la guerre n'était pas que la guerre. Le colonel rentré d'une expédition devenait un administrateur. Il avait l'obligation de recevoir des Français, des Juifs, des Arabes, des Kabyles ; il nommait le hackem, le muphti, le caïd, les chaouchs. Il lui fallait créer des routes, organiser un marché, monter un théâtre avec des sous-officiers comme acteurs. Il devait aussi être un préfet de police, avoir sa science divinatoire des hommes pour l'embauchage d'espions pouvant le renseigner sur les mouvements d'Ab-el-Kader, ou lui dévoiler les cachettes des récoltes des tribus révoltées. Force lui était encore de rédiger une correspondance, des rapports militaires, topographiques, religieux. Et ces continuelles occupations de la pensée, ces soucis, ces responsabilités, avaient

fait du colonel un silencieux, aux silences parfois coupés de grosses gaietés ironiques.

Rappelé en 1848, il était gravement blessé aux journées de Juin. Après un repos de près de dix-huit mois au Muguet, désert depuis des années, et que gardait un zouave estropié à ses côtés, il retournait en Afrique en 1830, et prenait part cette année et l'année suivante à la guerre de Kabylie. En 1852, il obtenait le commandement de la subdivision de Sétif. En 1854, lors de la guerre de Crimée, le général de brigade, commandant supérieur de la subdivision de Sétif, se voyait attaché à l'armée d'Orient.

Le général s'était marié presque à son arrivée en Afrique. Il avait épousé la veuve d'un capitaine tué à la première affaire devant Alger, au combat livré le 24 juin 1830 à Sidi-Kalef, et qui était restée là-bas auprès de son père, un des officiers supérieurs de l'expédition. Du même pays lorrain et appartenant à des ascendances rapprochées et mêlées autrefois, entre la jeune femme de dix-huit ans et le brillant officier d'avenir, un tendre attachement se formait bientôt, et le mariage ne tardait guère à se conclure après l'expiration de son deuil.

La nouvelle mariée, elle aussi, comme son mari, sortait d'une famille toute militaire, où, depuis quarante ans, non-seulement les pères et les fils. se faisaient soldats, mais où encore les filles et les sœurs épousaient des soldats, attachées à leur vie de déplacement et de garnisons changeantes, et ne sachant point ce que c'était que de demeurer autre part qu'avec leurs maris. Sur cette terre de guerre, l'épouse ne voulait pas plus quitter l'homme auquel elle se trouvait unie qu'elle ne l'aurait quitté en France, s'établissant partout où une femme pouvait à la rigueur habiter, et, quand il y avait impossibilité d'être tout à fait avec lui, se tenant dans la petite ville, dans le village

colonisé le plus à proximité du campement, et d'où, bien des fois, elle entendait le canon, et où, à la rentrée de la colonne, en face des premières maisons, elle pouvait serrer son mari entre ses bras, le tâtonnant, un moment, par tout le corps pour s'assurer si vraiment il n'était pas blessé. Une existence non quelquefois sans danger, une existence bien souvent soumise à des privations affreuses, une existence dans la sévérité de laquelle il n'entraît jamais rien des distractions et des plaisirs du monde, mais qui avait pour cette femme l'attrait du devoir, rendu presque piquant par son côté d'aventure, et la jouissance nerveuse que donne le voisinage du péril de celui qu'on aime entièrement. En ces années où, dans le Sahel pacifié et paraissant conquis à jamais, la guerre sainte renaissait furieuse, battant presque du galop de ses chevaux les murs d'Alger, Mme Haudancourt se refusait tout le temps à y chercher un abri.

Le père de *Chérie*

Le ménage eut un enfant la première année du mariage des deux époux, un beau petit garçon qui avait grandi, à la façon d'un petit Maure, en une chemise blanche, les pieds nus dans des babouches sans quartier, et coiffé tout en haut de la tête d'une rouge chéchia, de cette coiffure ressemblant à la calotte de nos enfants de chœur. Dans l'ombre d'un dessous de porte, d'une voûte d'allée, d'une chambre aux stores baissés, c'était une lumière que cet enfant avec sa chair blanchement rose, ses yeux si brillants qu'on les aurait cru avivés d'antimoine, et ses cheveux que sa mère se plaisait à laver d'une préparation où il entre, au dire des gens du pays, un lézard bouilli : préparation dont gardent le secret les juives de là-bas, et qui mettait des reflets carminés dans l'ébouriffement de sa chevelure brune.

Il n'avait encore que sept ans, quand son père, à l'imitation des pères du dix-huitième siècle emmenant leurs enfants à la guerre pour tuer chez eux le sentiment de la peur, commençait à se faire accompagner de lui dans les expéditions les moins pénibles, habituant le gamin à la fatigue du cheval, au sifflement des balles, au spectacle de la mort. Et le gamin était presque superstitieusement gâté, choyé, fêté comme un porte-bonheur par les zouaves, amusés de voir le bel et intrépide enfant faire de la fantasia sur un petit cheval folâtre, couleur gris de souris.

Ainsi élevé, le fils de l'officier d'Afrique ne pouvait comprendre qu'il y eût une autre existence pour un homme que celle du soldat.

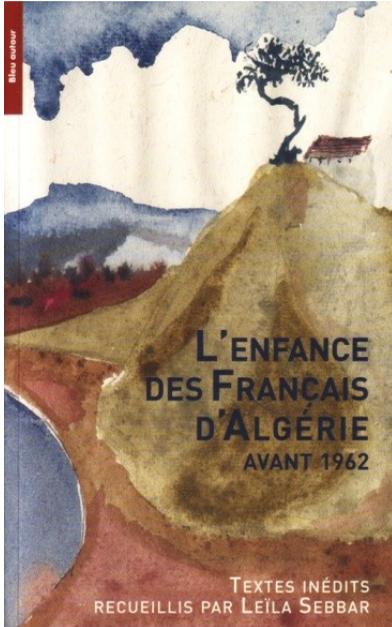
Toutefois au milieu de ses promenades militaires, l'éducation de Félicien Haudancourt se faisait à la bonne franquette, et bien souvent sous la tente, avec quelques réminiscences littéraires de l'un ou de l'autre, un peu des humanités assez effacées de l'aumônier, un reste du latin du père, qui s'était remis à relire Salluste pour retrouver en Afrique quelque chose de cette trace romaine, rencontrée à tout moment par le sabot de son cheval.

Le bel enfant en chemise de tout à l'heure, sous le soleil de l'Afrique, au milieu de cette vie arabe, devenait un charmant jeune homme, un Français dans le corps duquel il y avait de l'alanguissement oriental, un Français à l'œil bleu noyé dans l'ombre de grands cils noirs, aux poses affaissées, aux mouvements câlins, au paresseux soulèvement de côté de la tête à une interrogation, au sourire humide où il semblait apparaître par instants un rien de la jolie traîtrise des races asiatiques, un délicieux homme tout enveloppé d'une grâce hautaine.



Repères bibliographiques

L'Enfance des Français de l'Algérie avant 1962



D'un lien l'autre; Publication avec le concours du Conseil régional d'Auvergne; Illustrations et photos inédites (287 pages 24 €). Bleu autour Paris 2014

Vingt huit Français d'Algérie: conteurs, écrivains ou essayistes ont été réunis par Leïla Sebbar, la célèbre « Schérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts » et attachée dans d'autres ouvrages à la reviviscence des souvenirs de « l'enfance heureuse... Jusqu'au jour où »... « Histoires minuscules dans l'Histoire » mais qui permettent de « comprendre la

complexité et la singularité de cette Algérie coloniale et française ».

Nés à Alger, Oran, Sidi Bel Abbès ou Constantine, ils racontent une enfance pittoresque et colorée. «Algues, boutons d'or et chariots de western» au Cap Matifou pour Jean-Jacques Jordi. Les melons pourris du marché de Tlemcen qui provoquent le grand scandale de Gil Ben Ayach qui les voit dévorer par un enfant pauvre. L'enfant de la terrasse par Catherine Lalanne qui domine les allées de grenadiers, les vignes et le golfe de Sidi Ferruch et en qui retentissent les paroles prophétiques: « Tu es la dernière pied-noir à être née là-bas, et à avoir connu la ferme ». Simone Balazard s'écrie «J'ai tant aimé les Américains!» après le débarquement, «la vraie aventure de sa vie d'enfant» après le spectacle bruyant des bombes et des éclairs sur Alger. A Novi où elle avait trouvé refuge et liberté, petite ville paisible, elle noua une idylle champêtre avec un garçon de neuf ans en grignotant des citrons dans un minuscule jardin. Idylle à la Daphnis et Chloé.

Car ces enfances étaient païennes avec la jouissance innocente de la lumière, de la mer et des plantes : « J'étais un enfant du soleil, du Sud, de la Méditerranée » constate simplement Jean Pierre Castellani. Et cette pêche épique sur les plages des Salines, près de Bône ; le lancer vers « le chien de mer ou violon, avec un nez en forme de pioche pour fouiller le sable et sa queue ressemblant à celle du requin », énorme monstre qui fait s'extasier Alain Ferry. « Le petit chemin de roseaux, qui sent l'urine de chat, la terre sèche, bordé de lauriers-roses, de fenouils et d'asphodèles... La crique est superbe, l'eau est transparente ». Jeanine de La Hogue qui préside aux destinées de notre Revue, a puisé l'inspiration ardente et triste de beaucoup de ses nouvelles, « dans une enfance comme on en rêve » : dans la paisible Aïn Témouchent

« un paradis terrestre » avec pour aire de jeu, la cour avec un néflier aux fruits colorés et la salle d'audience que présidait son père, magistrat. Le jeune Ali qui dominait ses quatre ans, car il savait déjà lire, lui imposait le silence d'un mouvement du doigt sur les lèvres. Les plaignants en burnous les régalaient de fruits séchés et ils reprenaient leur jeu de billes. Mais une mutation paternelle à Tizi Ouzou et c'était la rupture du charme. Puis elle retrouvait d'autres jeux au bord de la mer, avec d'autres camarades d'école à Bougie : les grottes légendaires où vécurent des phoques, celles aux stalactites où se renferma l'alchimiste Raymond Lulle qui fut lapidé en 1314. Et celle creusée dans le rocher en forme de piscine, où elle se baigna entre une quinzaine de grosses tortues. Elle fut priée de raconter ses sensations aux petites filles restées sur le bord.. De quoi forger pour la vie un talent de conteuse! Et entre »les belles ruines romaines » la cueillette du thym. Enfin Constantine dont l'abîme l'impressionna avec le pont d'où tombaient suicidés et suppliciés, selon une légende qui excitait son imagination. Pont qui suscita le vertige d'un autre conteur, collaborateur de notre revue, Alain Amato. « Vertige! On était plus haut que les corneilles qui criaillaient dans le vide » selon le terme précis de son instituteur, qu'il appelait avec révérence, « monsieur Elbaz ». Et « en bas le Rhumel grossi par les pluies du printemps, quittait la ville sur une ultime cascade. »

« Je le sais maintenant, mais nous avons une tare indélébile : Nous n'étions ni de vrais Français, puisque nés en Algérie, ni de vrais Algériens puisqu'issus d'une immigration... A Alger se côtoyaient toutes sortes de gens d'origine et de conditions diverses » dit avec lucidité Simone Balazard et Danièle Lancu-Agou reconnaît : « J'ai pu vivre ainsi la fin d'un monde colonial, où régnait une ségrégation douce, où la mixité

sociale vécue au dehors : école, ouvroir, au marché, au hammam, s'arrêtait à la porte des demeures ».

On ne pouvait tout citer, mais si la nostalgie se dégage de ces évocations comme le parfum de la feuille de faux-poivrier frottée sur la main imprègne la peau, ressort aussi un sentiment de reconnaissance de la part de ces femmes et de ces hommes qui se sont accomplis. Chateaubriand n'a t-il pas écrit de son enfance bretonne : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis. »

Annie Krieger-Krynicky